Yves Gagnon

LES MOTS DE LA TERRE

Colloïdales

septembre

J'avais besoin du fleuve
Je percevais comme un manque
Un manque d'embruns
De marée basse et de battures
De foins de mer de pluviers de rivage
De brumes traînantes et entraînantes

Je rêvais de m'étendre
Dans mon doux estuaire
De me laisser flotter à hauteur d'onde
De communier à grande eau

Je me languissais de mon Saint-Laurent
Fleuve immense avec du jaune dedans
Parfois du noir
Une mer d'huile
Avalant ciel et montagnes

J'avais besoin de nuages
De torsades de nuages
Qui flottent et qui passent
Des nuages molletonnés
Tourbillonnés par le vent

J'avais besoin d'un ciel à pus finir
Un ciel effiloché échancré
Un ciel cotonneux
Une traînée d'asclépiades

Hier soir, après un plantureux repas, j'ai lentement fait mien mon nouvel environnement insulaire en me fondant aux bancs de brume qui flottaient paisiblement au-dessus d'un fleuve calme, d'une indicible beauté. Repu de grandeur, je me suis assoupi, heureux de m'endormir dans ce lieu d'exception, idéal pour cette courte retraite en solitaire.

Je me suis réveillé aux aurores au son des moteurs d'un cargo qui glissait docilement sur la voie maritime du Saint-Laurent en direction du port de Montréal. Nullement agressant, le sourd ronronnement me confirme que je suis bien ce matin sur la pointe ouest de L'Isle-aux-Coudres, emmitouflé dans la douillette du lit moelleux de la chambre #1 du Havre musical de L'Islet que j'ai louée pour trois jours, séjour durant lequel je serai à peu près le seul client. Cette solitude que j'apprécie me permet d'écouter de la musique sans retenue, en alternance bien sûr avec des périodes de silence où le vent et l'eau rivaliseront de tendresse sonore.

À peine réveillé, je démarre la liste de lecture en mode aléatoire : c'est Serge Fiori qui accueille ce jour nouveau avec *Lumière de vie*.

Lumière d'esprit
Comme je suis petit
Réveille-moi comme au dernier jour
De ma vie

Après m'être délecté à l'horizontale des musiques et des textes de *L'heptade*, je chausse mes bottes et enfile ma veste pour gagner la pointe rocheuse de l'islet afin d'assister au lever du soleil et de me gorger de ses ardents rayons. En contraste total avec la soirée brumeuse et paisible d'hier, je suis giflé ce matin par un vent d'ouest qui a balayé le ciel au cours de la nuit et qui m'oxygène à pleins poumons. Je parcours la plage de roches qui ourle la rive nord de l'île, puis j'enfourche mon vélo et roule quelques lieux vers le sud jusqu'à une jetée d'où je contemple une baie paisible et abritée que des colons ont choisie, en 1855, pour fonder le village de Saint-Louis. En plus de leurs maisons de pierres et de planches, ils y ont construit un moulin à vent, un moulin à eau et y ont érigé une église.

Sur le chemin du retour, je pédale à contrevent. L'appétit aiguisé, je prépare mon petit déjeuner que je déguste sur une véranda ensoleillée, disposée sous la canopée d'une forêt servant de refuge à de nombreux oiseaux. Café noir, pain rôti, beurre de graines de citrouille, miel de Montréal et une nectarine bien mûre d'Ontario.

Vous avez bien lu, d'Ontario. C'est à des centaines de kilomètres d'ici, je sais, mais ça m'aide à garder un équilibre dans ma démarche. Toujours ce dilemme entre frugalité et plaisirs, responsabilité et gourmandise. Il s'agit de ne pas devenir intégriste tout en demeurant écoresponsable. Ainsi demain matin, il y aura au menu avec mes œufs de la grillade de Lonza, de fines tranches de longe de porc séchée des Viandes biologiques de Charlevoix, une entreprise locale en pleine expansion, grâce à ses cochonnailles de grande qualité.

En cette période de récolte de semences, il m'a fallu planifier cette escapade longtemps d'avance. Tout d'abord négocier avec ma conjointe le moment ainsi que la durée du congé. Puis, il faut penser à la nourriture. J'aime la bonne chère ainsi que l'autonomie. Huit repas étaient à prévoir.

Ma vaste chambre comprend une grande table, un réfrigérateur, un grille-pain, une bouilloire et un four à micro-ondes. Comme je n'utilise jamais ce dernier, j'avais avec moi, par précaution, un rond électrique pour réchauffer en casserole les plats congelés.

Diane et moi avions pris l'habitude de séjourner ici régulièrement lorsque l'entreprise était la propriété d'une famille de l'île. Celle-ci a vendu à la famille de Guy Saint-Onge, un musicien professionnel

qui caressait le projet de créer un lieu dédié à la musique. Il ne pouvait mieux tomber en choisissant cet endroit mirifique, une presqu'île offrant des perspectives uniques sur le fleuve et ses rives.

Un regard porté vers l'ouest se perd dans l'immensité du plan d'eau et du firmament, conférant au spectateur un sentiment d'infinitude. Au sud-ouest, c'est Saint-Jean-Port-Joli, petite ville riveraine derrière laquelle se profile la chaîne des Appalaches. Au nord, de l'autre côté du chenail, tout près somme toute, c'est Charlevoix avec ses montagnes et ses vallées, ses baies et ses escarpements.

Alors que les anciens propriétaires avaient adopté une approche conventionnelle de l'aménagement du terrain en taillant, comme si elles étaient des mauvaises herbes, toute nouvelle repousse d'arbre ou de plante indigène, les nouveaux tenanciers des lieux privilégient une conception plus naturelle de l'environnement en laissant les arbres se déployer de manière spontanée et la végétation foisonner là où l'herbe était autrefois tondue ce qui confère à l'endroit une allure plus sauvage.

Auparavant, les clients stationnaient leur véhicule devant leur chambre alors que, désormais, ils le laissent dans le stationnement aménagé à l'entrée. L'ancien accès a été végétalisé et une petite table et deux chaises sont disposées devant chacune des chambres, créant une ambiance des plus conviviale.

Devant le motel, un vaste terrain engazonné parsemé de bouleaux et de trembles, d'épinettes et de pins gris tortueux et torturés, une aire intimiste dont la perspective se conclut par une frange d'églantiers derrière laquelle se déroule la plage de galets qui borde le fleuve. De nombreux bancs de bois disposés çà et là permettent aux hôtes d'admirer un paysage grandiloquent. J'en choisis un particulièrement bien placé pour assister à la marée montante ainsi qu'à l'agonie du jour, égayée par des centaines d'oiseaux de rivage se livrant à leur quête alimentaire.

Devant moi, un vaste massif vierge nommé Le cabaret. Vers l'ouest, on devine Petite-Rivière-Saint-François campé au pied du Massif et vers l'est, c'est Baie-Saint-Paul, lové dans sa plaine alluviale. Ce panorama fluvial captivera mes sens jusqu'à la tombée de la nuit, moment où les étoiles et la lune prendront la relève d'un ciel pour le moment gorgé de soleil. Je peine à quitter mon banc de bois pour aller mettre au feu mon souper, aussi savoureux soit-il. Pour le moment, je me nourris de vastitude et de plénitude, d'un firmament éblouissant qui m'offre de prodigieuses lumières.

Pour une rare fois, j'arrive à juguler le temps.
Comme le vent, l'agitation se dépose.
Je ferme les yeux et respire profondément.
Je prends une gorgée de Flacatoune.

Avant de m'assoupir pour la nuit, je voulais vous entretenir de mon souper, hautement jouissif. Mais le soleil couchant m'a rendu inopérant. Un soleil gros comme un cargo qui se reflétait sur l'onde, telle une bande de seigle d'automne, vibrante et rougeoyante, reléguait la chaîne de montagnes au contre-jour, exposant au regard un protubérant massif rocheux d'un seul tenant, dont la cime en dentelle se trouvait coiffée d'une traînée de cumulus rose et jaune. Rivé à mon banc par des photons intraitables, j'y suis demeuré soudé, jusqu'aux étoiles.

La veille de mon départ pour cette virée en Charlevoix, j'ai cuisiné des légumes à l'indienne. J'ai émincé un gros oignon, deux gousses d'ail, un poivron vert, deux piments Rouge de Maskinongé, quatre jeunes pâtissons, deux aubergines. J'ai fait revenir le tout dans une huile de tournesol bien chaude dans laquelle j'avais saisi 30 ml de poudre de cari. J'ai déglacé avec du bouillon, ajouté une boîte de lait de coco et laissé mijoter une demi-heure. Au préalable,

j'avais mis à tremper une poignée de raisins secs et une dizaine de *shiitakes* déshydratés. J'ai émincé les champignons pour les adjoindre avec les raisins à la préparation que j'ai laissé frémir une autre demi-heure avant de la déguster, saupoudrée de basilic frais haché. J'ai pris soin de mettre de côté une portion de cette mitonnerie pour mon séjour à L'Île-aux-Coudres.

Hier soir, j'ai réchauffé cette chaudrée orientale que j'ai servie sur un mélange de riz sauvage. Le parfum des grains se mariait à la perfection au fumet du plat mijoté conférant à chacune des bouchées un plaisir gourmand. J'ai accompagné le plat d'un vin blanc nature du vignoble biodynamique Les Pervenches, leur Seyval Chardo. Bien sec, gouleyant et fruité, ce nectar épouse à merveille un plat épicé à l'indienne et adouci au lait de coco. Voilà pour la chronique gastronomique !

7 h. Toute bonne chose ayant une fin, j'ai entrepris ce matin le chemin du retour vers Saint-Didace. Il y a de pires retours de vacances, de plus grandes souffrances.

Debout sur le deuxième pont du traversier NM Félix-Antoine-Savard, masque au visage, je contemple le paysage. Derrière moi, L'Isle-aux-Coudres que je quitte. Devant, Saint-Joseph-de-la-Rive où nous accosterons dans une quinzaine de minutes.

Je suis content de cette courte escapade et surtout fier d'avoir fait un voyage carboneutre avec ma petite Bolt. Les Québécois, pandémie oblige, ont parcouru avidement cet été les routes du Québec, jusqu'en Gaspésie et sur la Côte-Nord.

Je me demandais si le fait que mes concitoyens soient demeurés au Québec cette année a contribué à réduire nos émissions de carbone. La réponse est surprenante.

Le site de Planetair m'informe que deux personnes qui font le tour de la Gaspésie dans une voiture intermédiaire émettent 0,20 tonne de carbone alors que deux personnes qui prennent l'avion de Montréal à Paris en classe économique émettent 3,77 tonnes de carbone, soit 18,5 fois plus.

Le voyage local fut donc bénéfique pour les émissions de GES et l'effet de serre. Alors, comment faire perdurer cette approche du voyage ? Une réflexion philosophique sur le sujet s'impose.

Le sociologue et essayiste français Rodolphe Christin y contribue. Dans une entrevue qu'il accordait en avril dernier à Christian Desmeules du *Devoir*, l'écrivain partageait sa réflexion sur le voyage : « On a complètement renversé cette dimension exploratoire du voyage, qui passait par une forme de rupture liée à l'intensité du voyage, pour en faire une expérience de conformisme. Si le XX^e^ siècle a été marqué par le déploiement d'une espèce d'hypermobilité, je pense que l'enjeu du XXI^e^ siècle, avec notamment la problématique liée au respect de l'environnement et la lutte contre la destruction de la biodiversité, sera de penser notre territoire dans toute sa complexité, sa diversité. »

Dans son livre, *Manuel de l'antitourisme*, il écrit que « si l'industrie touristique vante la diversité du monde, elle la détruit du même souffle. C'est ici que nous devons faire front contre l'invivabilité croissante du monde. »

Dans un autre titre, *La vraie vie est ici*, monsieur Christin tente de rappeler que l'ici est prépondérant sur l'ailleurs et que l'appel du voyage ne doit pas nous faire négliger l'ici. « Il va nous falloir (...) apprendre à vivre ici, de la manière la plus consciente possible. » résume-t-il à Christian Desmeules.

LES MOTS DE LA TERRE n'est pas un guide de jardinage même si vous y trouverez une foule de renseignements sur le sujet, tout comme sur l'alimentation et la santé. Ce livre est plutôt un récit. Un récit campé dans un fastueux jardin, en Lanaudière orientale, où Yves Gagnon vit, cultive, réfléchit et écrit.

Rédigé de janvier à décembre 2020, l'ouvrage propose une réflexion sur l'impact de notre mode de vie sur les changements climatiques en cours, le problème le plus criant auquel l'humanité n'a jamais été confrontée.

Gilles Vigneault se demande si l'humain mérite sa planète. Yves Gagnon prétend que, s'il modifie un tant soit peu sa relation à la Terre, il peut en préserver la biodiversité, freiner la hausse des températures et trouver, en sa surface, une place juste et honorable.

Empreint de poésie, ce récit, tout en présentant un implacable état des lieux, propose des solutions qui permettent à l'être humain de s'adapter aux changements climatiques sans y contribuer.

« Si nous désirons laisser à nos enfants et à nos petits-enfants une planète comme celle que nous avons connue, nous devrions, dans un vaste élan collectif, agir de manière à diminuer notre empreinte écologique.

Chaque seconde compte, tout comme chaque gramme de carbone. »

Depuis maintenant 42 années, Yves Gagnon aménage avec sa conjointe Diane Mackay **Les Jardins du Grand-Portage** à Saint-Didace dans lesquels ils créent de la beauté et produisent des semences. Pionnier de la génétique constructive, Yves Gagnon améliore par une sélection méticuleuse plusieurs lignées végétales patrimoniales.

Depuis *Introduction au jardinage écologique* paru en 1984, il partage sa passion pour le règne végétal et l'écologie par l'écriture d'ouvrages sur la culture écologique. En 2004, il a rédigé son premier récit, *Un seul jardin*. Puis, furent publiés deux recueils de poésie, *Terre cuite [ambiances climatiques]* et *Écorchis*, suivis d'un livre sur l'alimentation écoresponsable, *Le festin quotidien*. Ce deuxième récit, *Les mots de la Terre*, est son douzième livre.

ISBN: 978-2-9810274-6-7
9 782981 027467